

Marcel De Corte. *La doctrine de V intelligence chez Aristote*, Essai d'exégèse

Marie Delcourt

---

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Marcel De Corte. *La doctrine de V intelligence chez Aristote*, Essai d'exégèse. In: L'antiquité classique, Tome 4, fasc. 1, 1935. pp. 251-254;

[http://www.persee.fr/doc/antiq\\_0770-2817\\_1935\\_num\\_4\\_1\\_2993\\_t1\\_0251\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_1935_num_4_1_2993_t1_0251_0000_2)

---

Document généré le 24/01/2017

souhaite des volumes présentables. Ceux que nous offre M. Tricot méritent tous les compliments.

Marie DELCOURT.

Marcel DE CORTE. *La doctrine de l'intelligence chez Aristote*, Essai d'exégèse. (BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE). Paris, Vrin, Un vol. in-8° de 309 pp., 50 francs.

En douze mois, la bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège nous donne deux remarquables ouvrages sur Aristote, celui de M<sup>lle</sup> Jeanne Croissant sur *Aristote et les mystères*, qui a été analysé ici même par M. H.- Ch. Puech (1933, p. 477 sqq), puis celui de M. De Corte sur la structure et les fonctions de l'intelligence dans le système aristotélicien. L'un et l'autre sont dus à des chercheurs formés par la philologie classique et qui savent prendre un ferme point de départ dans la connaissance exacte des textes. C'est par des ouvrages de ce genre que l'histoire de la philosophie peut actuellement le plus progresser.

La travail de M. De Corte se compose de trois parties. La première s'efforce de situer l'intelligence humaine dans l'ensemble de la doctrine aristotélicienne. La seconde la prend du dedans et en donne une description complète qui va de l'intuition première à l'intuition dernière, en suivant la courbe de toutes les fonctions intermédiaires. La troisième est un ensemble d'exégèses sur quelques difficultés que l'auteur a rencontrées au passage et pour la solution desquelles il demande à la philosophie et à la philologie de s'éclairer mutuellement.

Je ne crois pas que la seconde partie du travail rencontrera de grandes contradictions. Cela ne veut pas dire qu'elle manque d'originalité et qu'elle ne contienne que des choses qu'on peut trouver ailleurs. Loin de là. La difficulté essentielle de cette étude réside dans le fait que, pour presque tous les anciens, l'intelligence est une réalité qu'il suffit d'appréhender et non, comme pour nous, un problème qu'il s'agit de résoudre. Une vue qui prétend être claire pour un lecteur moderne doit répondre à des questions qui, pour un ancien, n'étaient pas les plus importantes. Elle impose donc une sorte de torsion, non aux faits eux-mêmes, mais à leur ordonnance telle que l'établit l'exposé original. Et cependant, il n'est pas question de faire abstraction du cheminement de la pensée chez Aristote, d'autant moins que l'on s'efforce systématiquement, comme le fait M. De Corte, de relever les lignes souterraines dont le moindre vestige affleure imperceptiblement à la surface. La valeur éminente des trois chapitres sur *les présupposés*, sur *l'ontologie de l'intellection* et sur *le mécanisme de la fonction* intuitive vient de la grande familiarité que le critique entretient avec le philosophe. Que cette familiarité lui donne parfois beaucoup d'audace, cela est assez naturel. Exemple : décrivant *l'expérience* chez Aristote, M. De Corte remonte

à la conception de la mémoire, qui a pour objet « non l'image prise entitativement comme image, mais la chose vue à travers l'image qui constitue ainsi un signe instrumental » (p. 176). « Or, continue-t-il, puisque la seule différence entre l'imagination et la mémoire est que celle-ci est relative au passé conçu comme passé, puisque d'autre part le phantasme est un produit de la réaction vitale du sujet connaissant devant l'objet, il est impossible que le phantasme ne s'identifie pas pleinement et nettement selon Aristote avec ce que les scolastiques appellent *species expressa*. » En conclusion, M. De Corte, dans sa définition de l'expérience aristotélicienne, s'écarte des commentateurs grecs aux yeux de qui elle est « la première notion générale englobant les différents cas particuliers » et elle se range docilement, dans son exposé, parmi les preuves du réalisme aristotélicien, sur lequel notre historien met vigoureusement l'accent. Une telle méthode n'a rien d'illégitime, mais elle demande à être maniée avec prudence. Heureusement, M. De Corte est philologue. Mais il est aussi thomiste, très curieux de retrouver chez Aristote, sinon tout Saint Thomas, du moins la première amorce de toutes les doctrines thomistes. Cela va l'amener parfois à dessiner d'un seul trait plein des lignes de pensée qui, chez Aristote, sont, ou bien brisées, ou si peu sûres qu'on les voudrait indiquées d'un léger pointillé. De plus, alors que M. De Corte se sent gêné dans la lecture de son texte, par la tendance d'Aristote réfutant Platon et conduisant son raisonnement, non au mieux de son exposé, mais au mieux de sa polémique, il nous inflige parfois une gêne du même genre. Il sait heureusement se garder du ton lyrique et apologétique que prend le P. Sertillanges parlant de Saint Thomas. Mais on voudrait lui voir encore biffer les adjectifs laudatifs qui lui viennent trop abondants lorsqu'il s'agit d'Aristote, les termes péjoratifs qui pleuvent lorsqu'il s'agit de Platon. Celui-ci (pl. 126) est accusé d'« impuissance dialectique » pour avoir ignoré le syllogisme (1). A lire M. De Corte, on croirait les deux maîtres bien plus éloignés l'un de l'autre qu'ils ne le furent en réalité. Impression que l'auteur pourra atténuer, sans renoncer à rien de ce qui lui est cher, en effaçant simplement l'expression de son sentiment personnel. Au surplus, qu'un jeune critique aime et rejette vigoureusement, explicitement, cela n'est pas pour déplaire, mais c'est mieux en place dans un ouvrage de philosophie que dans un ouvrage d'histoire de la philosophie.

La première partie sera beaucoup plus discutée. M. De Corte y fait preuve d'une érudition qui est au service d'un réel talent et d'une grande hardiesse.

On connaît la difficulté foncière que M. De Corte décrit en ces termes : « ... distinction fondamentale entre un état de droit qui

(1) Voir aussi p. 132 où l'innéisme platonicien est résumé d'une façon presque caricaturale. Et j'avoue qu'il m'est impossible de comprendre ce que peut être « la pure spiritualité d'une forme spécifiquement perméable à elle-même ».

confère à l'intelligence une dignité ontologique supérieure à celle des autres facultés et une position unique dans l'organisation psychique de l'homme, et un état de fait où l'intelligence en collusion avec le système psychique inférieur constitue avec lui une réalité indivisible (p. 22) ». En termes de profanes, quel lien établir entre l'intelligence qui ne peut opérer que sur des immatériels et les objets sensibles qui fournissent au « système psychique inférieur » les premiers matériaux de l'idée? On peut mettre l'accent sur cette irréductibilité foncière, accroître la distance spirituelle entre les autres facultés et l'intellect agent, lequel, à mesure que la distance augmente, apparaît comme de moins en moins individualisé et s'en retourne après la mort dans une sorte de réservoir céleste auquel il n'a jamais cessé d'appartenir. Ce qui est proprement nous, dans cette exégèse, c'est l'intellect possible qui naît et meurt avec nous. Telle est la conception d'Averroès. A l'autre pôle se place Saint Thomas que son sentiment latin de la *personne* amène au contraire à établir le contact entre toutes les pièces bien hiérarchisées du psychisme humain. M. De Corte va plus loin encore : il estime que, chez Aristote, l'âme est une unité à fonctions multiples « dont les facultés ne sont pas réellement distinctes l'une de l'autre ; l'âme humaine est la forme d'un corps, mais ce corps ne l'absorbe pas toute entière, car le *nous*, partie intellectuelle de cette âme, en émerge ; ce *nous* n'est pas une partie réellement distincte des autres » (p. 73). A l'intérieur du *nous*, M. De Corte rapproche plus étroitement qu'aucun commentateur ne l'a fait avant lui l'intellect possible et l'intellect agent. Pour lui, « Aristote n'a jamais pensé à l'existence de deux intellects réellement et substantiellement distincts l'un de l'autre » et il y a un seul intellect « possible en tant que puissance réceptive de la forme intelligible et agent en tant que cause de l'intelligibilité de cette forme » (p. 73). La pensée grecque, M. De Corte le reconnaît, n'a jamais posé le problème métaphysique de la personne. Mais Aristote, d'après lui, en a préparé tous les matériaux jusques et y compris la notion d'immortalité personnelle. Il faut lire toute la démonstration qui est ingénieuse et qui repose sur une conception très personnelle de l'unité substantielle du *nous* aristotélicien haussé tout entier à l'incorruptibilité par l'incorruptibilité essentielle de l'intellect agent dont l'intellect possible ne se distingue plus réellement (p. 92 sqq) (1). Un texte (*Métaph.* 1050 B, 16) où M. De Corte veut trouver la preuve que, pour Aristote lui-même, l'intellect possible est explicitement incorruptible, est d'interprétation discutable. Je crois aussi que tout le monde continuera à comprendre comme par le passé la phrase fameuse de l'*Éthique à Nicomaque* ἀλλ' ἐφ' ὅσον ἐνδέχεται ἀθανατί-

(1) M. De Corte nous avertit (p. 69) que les deux termes ne sont pas équivalents à intellect en acte et intellect en puissance. Évidemment. Mais il ne doit pas se dissimuler que sa définition a cette équivalence pour limite et qu'un de ses disciples, un jour ou l'autre, la posera.

ζειν. Si Aristote dit que la vie contemplative nous donne, ici-bas, toute l'immortalité dont nous sommes capables, c'est qu'il considère une véritable immortalité comme impossible pour l'homme. M. De Corte veut que la restriction porte uniquement sur ce qui se passe *dans cette vie*. Mais s'il s'agissait d'elle seulement (et que l'immortalité au sens plein fût possible dans l'autre) Aristote aurait bien ajouté le ἥδη qui nous aurait permis de comprendre tout de suite. On peut bien supposer des ellipses dans une phrase, mais non l'ellipse du mot de valeur grâce à quoi tout le sens sera modifié.

Restent des exégèses et des interprétations de plusieurs *crucés* auxquelles M. De Corte s'attaque avec son intrépidité coutumière. Je ne dirai pas qu'elles m'ont persuadée, mais je n'entreprendrai pas de les critiquer : elles sont présentées un peu hâtivement ; elles seront probablement discutées et, si leur auteur les maintient — notamment celle qui a trait à l'origine des intelligences individuelles — il apportera certainement un nouvel appareil de preuves. Il nous promet aussi de démontrer que le *Traité de l'âme* est, non un cahier de cours d'Aristote lui-même, mais un cahier d'étudiant (p. 272, n. 2). La démonstration, si elle aboutit, risque d'être dangereuse pour la thèse de l'auteur qui repose toute entière sur le postulat de l'infailibilité verbale et logique d'Aristote. Une exégèse minutieuse est légitime lorsqu'elle s'applique aux paroles d'un maître qui n'a pas de défaillances ; elle a moins de raisons d'être à propos d'une rédaction d'écolier. Ou bien l'écolier savait ce qu'il écrivait et alors il ressemble comme un frère à Aristote lui-même.

On attend maintenant la suite des études promises. Celle-ci, solidement composée, écrite avec une verve entraînant, apporte quantité de choses intéressantes. M. De Corte, comme M<sup>lle</sup> Croissant, a une érudition qui allège sa pensée et ne l'alourdit jamais. Compliment que l'on peut rarement adresser à des jeunes gens et qui est ici pleinement mérité.

Marie DELCOURT.

J. SYKUTRIS. *Die Briefe des Sokrates und der Sokratiker*, (STUDIEN ZUR GESCHICHTE UND KULTUR DES ALTERTUMS. XVIII. Band, 2. Heft). Paderborn, Schöningh, 1933, 125 pp.

Dans toute la littérature de l'antiquité, le genre épistolaire est peut-être le plus encombré d'apocryphes. C'est aussi dans ce domaine que, depuis Bentley, les philologues se sont livrés avec le plus d'ardeur à des recherches d'authenticité couronnées de succès divers. Après les études fructueuses, signées par les critiques les plus autorisés, sur la correspondance de Platon, d'Épicure, de Démosthène, d'Isocrate, de Lysis, nous attendions toujours des lettres de Socrate et des Socratiques, non seulement une édition critique satisfaisante, mais encore une étude méthodique qui nous instruisît sur l'époque de leur rédaction et sur le milieu d'où elles sont sorties. C'est désormais chose faite. M. Sykutris, qui prépare d'ailleurs une